

ELEVAGE en MORVAN

L'élevage tient la première place dans la vie agricole du Morvandiau. Le bœuf a été longtemps le seul animal de travail et de transport, le seul produit d'échange, la seule valeur de la ferme.

En dehors de ses bœufs qu'il vend à des éleveurs de l'Auxois ou du Bazois, où après un séjour dans les prés à l'herbe courte ils sont embarqués pour les abattoirs de la Villette, de ses moutons et de ses porcs, le Morvandiau n'a rien à vendre. La nourriture du bétail a toujours été une des préoccupations dominantes du Morvandiau. Le chaulage, en perfectionnant les pâtures, en améliorant les prés et surtout en introduisant les prairies temporaires dans l'assolement, devait assurer définitivement le fourrage du troupeau, augmenter sa qualité et sa quantité.

I- Le PÂTURAGE

"Partout le broutage des chèvres, à l'est la glandée, vaine pâture".

1- La PATURE et le PRE

Jusqu'au moment où le chaulage introduisit avec les prairies temporaires une troisième source de pâturage, la nourriture du bétail était assurée par la pâture et le pré. La pâture et pacage, ou le chaume, est un terrain au-dessus de la zone des bois inculte et qui ne donne, au milieu de genêts, qu'une herbe grossière et sans grande valeur nutritive. Le pré ou "l'hâte au vert" s'étendait dans les vallées et le long des pentes jusqu'à la limite inférieure des tourbières. Dans ces terrains froids et marécageux, le fourrage n'est pas de première qualité. Il convenait mieux aux bêtes à cornes qu'aux moutons et il était plus favorable à l'élevage qu'à l'engraissement. Si l'année était sèche, c'était la famine dans l'étable : pas de pluie, pas d'herbe. Le paysan devait mener ses bêtes aux bois ou aux haies.

Le Morvan était un pays de pâturages individuels et peu étendus. Le nombre de bêtes élevées par chaque habitant était très minime. Pour conserver le bétail, le Morvandiau était obligé de lui faire manger la paille des grains. Il ne pouvait presque jamais recueillir du fumier. Le chaulage aug-

menta l'étendue des pâtures au détriment des landes. Il améliora la qualité du fourrage, mais, sur les hauteurs glaciales du Haut-Morvan, l'élevage fut toujours extensif. Dans les vallées bien abritées seulement, il pouvait être intensif. En dehors des tourbières et des vergnes, toutes les bonnes terres des vallées ont été converties en prés.

Toutes les communes morvandelles inscrivent actuellement des prés et des pâtures à leur cadastre. Pour quelques-unes d'entre elles, ces formes agricoles ont été arrêtées dans leur développement par l'extension de la forêt.

2- Les PRAIRIES TEMPORAIRES

Les résultats de ces modifications furent tellement rapides et rémunérateurs que plusieurs fermiers tentèrent de transformer en prairies temporaires certains de leurs champs plus facilement irrigables en y faisant pousser luzerne, trèfle et sainfoin. Le drainage et le chaulage permirent d'essayer cette culture : elle réussit magnifiquement. Le trèfle et le sainfoin viennent bien sur les gneiss, la luzerne prospère sur le granite. Ailleurs, les carottes fourragères et les betteraves, et surtout les choux-raves, donnent, coupés à la machine, une nourriture substantielle pour l'hiver. Les pois verts, les maïs mangés en fleur, sont le fourrage excellent pour le printemps.

La prairie temporaire est devenue d'un usage courant en Morvan. Dans le coeur du Haut-Morvan, Roussillon, Anost, l'ont reconnu comme une nécessité. Les prairies du Morvan peuvent se diviser en deux catégories :

- les prairies de coteaux sont peu nombreuses : les fourrages qu'elles fournissent sont en majorité formés par des graminées et ils sont assez appréciés par les animaux ; généralement placées sur un terrain sableux et en pente, ces prairies craignent la sécheresse ;

- les prairies de plaines, prairies basses, toujours humides et marécageuses, placées sur un terrain tourbeux, donnent toujours des fourrages de qualité médiocre, pauvres en principes nutritifs et composés en grande partie de joncs, de renoncules, de prêles et de cypéracées ; au contraire des prairies de coteaux, ces prairies veulent une température ambiante toujours élevée.

Dans les prairies ou pâturages, on trouve :

- des graminées qui forment la masse du bon foin et dont toutes les espèces sont bonnes ;

- des légumineuses qui forment la base des prairies excellentes et

dont toutes les espèces herbacées sont bonnes aussi ;

- des plantes de familles diverses dont le plus grand nombre sont mauvaises.

L'irrigation modifie beaucoup la qualité de l'herbe, mais dans le Morvan, où on irrigue à outrance, on obtient presque toujours des renouclles et des joncs. Les eaux par leur origine ont une grande influence sur le développement des plantes, aussi celles du Morvan, provenant de terrains granitiques, qui renferment des principes acides, sont plus favorables au développement des mauvaises herbes. D'autre part, dans la majorité des prairies morvandelles, l'azote n'est pas assez abondant. Elles sont complètement dépourvues d'acide phosphorique et de chaux, car l'exportation a toujours été continuelle et l'importation nulle.

Une mauvaise plante annuelle, très commune dans les prairies morvandelles, est la rhinante ou "plante à sonnette", ainsi nommée à cause du bruit spécial qu'elle produit à l'état sec, plante encore appelée "crête de coq". Elle possède des fleurs jaunes. Elle pousse dans tous les sols et dans toutes les situations. Comme plantes communes et mauvaises, citons aussi les joncs, les carex, les laïches, les roseaux et les prêles qui se développent dans les endroits humides.

Dans le Morvan, ce sont toujours les eaux de sources qui sont employées en irrigation, soit là où elles jaillissent, soit quand elles se sont réunies pour former des cours d'eau. Mais on arrose trop d'une façon générale. Les eaux employées, insuffisamment riches, lèvent le sol et entraînent le peu de principes qu'il renferme.

Ce manque général de principes minéraux et cette surabondance d'eau, ont été à l'origine de l'hématurie bovine qui était très fréquente jusqu'à une date assez récente. Elle y était d'autant plus fréquente que les bovins se rapprochent davantage du type Charolais-Nivernais. Elle était moins fréquente sur les bovins de l'ancien type (jurassique) où elle se rencontrait seulement sur les bêtes épuisées par le travail, la production des jeunes et la production du lait.

La fréquence de cette maladie était telle et si bien connue alors que le commerce des bovins en souffrait beaucoup. Il était en effet très rare de voir sur un champ de foire un marché se conclure sans une réserve ou tout au moins sans une enquête de la part de l'acheteur qui souvent ne se décidait réellement à acheter que lorsqu'il avait pu mesurer de visu que le sang n'était pas mélangé aux urines. Sur certains champs de foire, principalement sur ceux des petites localités, qui s'approvisionnaient seulement dans la contrée, il n'était pas rare de rencontrer dix à vingt bovins hématuriques sur trente à quarante mille en vente. Pendant l'année 1889, il avait été constaté, dans une exploitation de 60 ha (terres et prés), que 32 bovins sur 45 étaient atteints d'hématurie.

Toutefois, le Morvandiau a consenti à drainer ses prairies trop humides et à les amender au moyen du fumier de ferme, des nitrates et des phosphates, mais surtout avec l'apport de ces derniers. Aussi a-t-il vu petit à petit disparaître cette maladie.

La pâture, le pré, la prairie temporaire forment un ensemble très important. Le Morvandiau consacre à l'élevage la majeure partie de ses terres de rapport. Elles sont très inégalement réparties à la surface du massif ancien. Elles sont avant tout fonction de l'altitude. Dans le bas-Morvan, les pâturages atteignent le tiers du territoire des communes. Dans le Haut-Morvan, ils atteignent rarement le quart de la superficie des communes.

L'amélioration du fourrage morvandiau a permis la transformation complète des races morvandelles et l'augmentation sans cesse progressante du troupeau. De toutes les formes de l'économie rurale, c'est sur l'élevage que la chaux a marqué le plus son influence.

II- Les ELEVAGES jusqu'au DEBUT du SIECLE

1- Les BOVINS

L'élevage et l'entretien de l'espèce bovine dans le Morvan se divisent en deux périodes bien distinctes.

a) La première est caractérisée par l'élevage et l'entretien, sur le sol granitique, de sujets bovins appartenant à la race jurassique. Ces bovins étaient très rustiques et se contentaient de peu comme nourriture. Leur acclimatement était si parfait que depuis longtemps ils formaient une variété presque distincte de la race d'origine.

Leurs caractères morphologiques étaient les suivants : pelage roux ou froment foncé le plus souvent, chignon très prononcé, tête forte, cornes dirigées en dehors et en arrière, toujours longues et à section circulaire, front large, chanfrein droit, mufle rose quelquefois foncé ; le train postérieur était relativement élevé par rapport au train antérieur ; la queue était attachée haut, les membres étaient forts et la cuisse épaisse. Les femelles, après avoir donné plusieurs veaux, restaient souvent ensellées. Elles avaient une grande tendance à la reproduction et fournissaient à la fois du travail, des jeunes et du lait. La quantité de ce dernier était aussi abondante qu'elle pouvait l'être, eu égard à la nourriture. La qualité ne laissait rien à désirer. Chez tous les sujets mâles et femelles, la tendance à l'engraissement était peu prononcée. Mais en revanche, ils donnaient une

somme de travail considérable, tout en se montrant peu exigeants sous le rapport de la qualité de la nourriture.

Très dur à la fatigue, l'animal, en raison d'une médiocre nourriture, ne "venait" que lentement ; il grossissait jusqu'à sept ans, ne dépassant guère d'ailleurs le poids de 7 à 800 livres. C'était surtout comme travailleur, comme moteur animé, que le boeuf indigène était utilisé : étant peu exigeant, sobre et rustique, d'une vigueur et d'une adresse peu communes, d'une taille tout au plus moyenne, 1,30 à 1,35 m, il convenait admirablement aux travaux agricoles en terrain accidenté, aux charrois des bois, sur les chemins de pentes, les ravins...

La reproduction, à l'époque où le bétail jurassique peuplait le Morvan, était tout à fait locale, c'est-à-dire que cette contrée se suffisait à elle-même en produisant ses taureaux et ses femelles de race pure. Les mâles représentaient le vrai type de boeuf. Leur endurance dans ce service était telle qu'ils donnaient cinq, six ans et même plus, de travaux très pénibles, et chez eux, les nombreuses maladies, qui affectèrent plus tard le Charolais, étaient rares.

Ces sujets bovins avaient assisté à toutes les transformations culturelles du Morvan. Au début, ils se contentaient en été des maigres pâturages des champs et des bois, puis de l'herbe toujours pauvre des prairies. En hiver, ils consommaient des fourrages composés en grande partie de renouces, de joncs et de prêles. Plus tard, alors que le cultivateur a pu par l'importation de la chaux faire produire au sol des légumineuses, ils se sont bien trouvés de ce régime nouveau et, sous l'influence de ce même régime, ils ont commencé à présenter une certaine aptitude à l'engraissement.

Si, à cette époque et avant de remplacer son cheptel bovin, appartenant à la race jurassique (les "barrés" morvandiaux), par d'autres bovins charolais ou même par des nivernais, le cultivateur du Morvan avait été conseillé et instruit par des personnes compétentes, il aurait compris que l'introduction d'une race exigeante à l'excès, sortant des pâturages calcaires, s'acclimaterait difficilement sur un terrain granitique très négligé sous le rapport de l'amélioration des prairies naturelles. Le propriétaire du Morvan a commis une faute lourde, mais il n'est pas le seul coupable. Il est très regrettable que le cultivateur du Morvan n'ait pas cherché à améliorer le bétail acclimaté dans cette contrée au lieu de le remplacer par d'autres bêtes bovines tirées d'un pays riche en fourrages naturels.

Cette amélioration facile à obtenir par sélection, c'est-à-dire par le croisement continué entre les sujets les plus aptes à l'engraissement, aurait donné après quinze ou vingt ans une variété bovine dont les sujets auraient fourni tout à la fois du travail, des jeunes, du lait et de la graisse avec prédominance de l'aptitude à fournir de la graisse, ce qui est actuellement la source du plus grand des bénéfices pour le cultivateur aussi bien que pour l'éleveur. On ne peut objecter que les bovins de la variété morvandelle, malgré tous les soins possibles, n'auraient jamais donné par

sélection des sujets pouvant lutter sous le rapport de l'engraissement avec les bovins nivernais. Cette observation vraie a par conséquent sa valeur. Mais, en tenant compte de tous les avantages et de tous les inconvénients inhérents à chaque variété bovine, il serait facile de s'apercevoir qu'il y avait avantage à conserver la première de ces variétés.

b) La seconde période a commencé vers le milieu du 19^e siècle, le jour où le cultivateur s'est aperçu que la production de la graisse était la source d'un plus grand bénéfice que la production du travail. Cette période dure encore actuellement.

Le remplacement du bétail morvandiau par le bétail charolais ou nivernais s'est fait progressivement : d'une part, par l'accouplement de taureaux nivernais avec des vaches morvandelles et, d'autre part, par l'importation de sujets mâles castrés ou femelles tirés directement des pays d'élevage. A l'heure actuelle, le bétail morvandiau n'existe plus dans le Morvan, il est totalement remplacé par le bétail charolais-nivernais à type plus ou moins pur de race.

Règle générale, les caractères morphologiques de ces sujets sont ceux de la race charolaise : tête fine, cornes minces, ossature peu prononcée, musculature très développée, colonne vertébrale bien soutenue. Ces bêtes présentent peu d'endurance à la fatigue, mais en revanche chez elles l'aptitude à prendre de la graisse est très prononcée. Le pelage est toujours frotement clair (charolais) ou blanc (nivernais). Dans le nombre des bêtes élevées sur le sol du Morvan, il n'est pas rare de rencontrer des sujets qui rappellent par un certain nombre de caractères morphologiques l'ancienne variété morvandelle ; dans ce cas, ces caractères sont mélangés à ceux de la race charolaise. Ainsi, sur une même tête bovine, on peut voir une colonne vertébrale bien soutenue, la queue attachée à la base, des cornes minces, alors que la tête est forte, que l'ossature l'emporte proportionnellement sur la musculature et que l'endurance à la fatigue est encore prononcée.

Lorsque le cultivateur du Morvan a voulu récolter du blé et des légumineuses dans des terres qui jusqu'alors n'avaient donné que des récoltes de seigle, il s'est très bien rendu compte qu'il lui fallait commencer l'amendement de ces terres par l'emploi des engrais. Or, cette substitution de la culture du blé à la culture du seigle, pour ainsi dire complète au début du siècle, a été obtenue par de fortes fumures et par l'amendement du sol au moyen de la chaux. Les terrains qui, il y a un siècle, produisaient une pauvre récolte de seigle, donnent maintenant des récoltes de blé assez abondantes et aussi des fourrages artificiels à plusieurs coupes par an.

Dans l'élevage, ce même cultivateur, éleveur en même temps, a fait tout le contraire. Il a voulu faire ce qu'il fait encore à l'heure actuelle, l'élevage de sujets bovins très exigeants sous le rapport de l'alimentation avec des pâturages donnant des fourrages très pauvres en principes nutritifs.

Pour que cette opération produise tout son effet, il aurait fallu que l'amélioration des prairies par les engrais et les amendements fût complètement achevée avant l'introduction du Charolais.

Cependant le chaulage, l'irrigation permirent de constituer une race plus forte, plus poussée en viande de boucherie, plus rémunératrice, et qui cependant est restée une race de travail indispensable en Haut-Morvan, où les trois-quarts des labours ne peuvent être exécutés avec des attelages de chevaux. De tous les croisements essayés, c'est celui de la vache morvandelle avec le taureau nivernais, dégénérescence du Charolais, qui paraît avoir le mieux réussi.

Les taureaux sont achetés principalement dans le courant de novembre sur les foires de l'Autunois, du Bazois et des Amognes. Ils sont pris au sevrage par des maquignons qui viennent les revendre aux fermiers et aux propriétaires du Morvan. Après quatre ans, ils deviennent méchants, ils sont engraisés à l'étable avec des moutures (mélanges de betteraves et de farines diverses) et livrés à la boucherie. Les génisses ne sont guère saillies avant trente mois.

Tout fermier possède des animaux classés par années, en nombre égal, jusqu'à six ans. Ils passent alors dans les mains des emboucheurs. Dans les grands domaines, les animaux de chaque catégorie occupent une pâture séparée et ils y restent nuit et jour tant que dure la belle saison. A 18 mois, les châtreaux sont soumis au joug sans les envoyer au travail, puis ils sont attelés à la charrue où ils sont placés en tête pour épargner leur peine. L'entraînement au travail est progressif. En hiver, ils sont rentrés à l'étable.

Les vaches, avant de reproduire, sont gardées un an comme bête à lait. Mais, comme les boeufs, elles travaillent. Aussi la production du lait est presque impossible (6 à 8 litres par jour et par bête). La quantité et la qualité varient d'ailleurs avec la nourriture absorbée. Il a été vu, en maints endroits, notamment à Planchez, des vaches brouter misérablement un peu d'herbe dans des terrains couverts de genêts et de fougères. Ce ne sont évidemment pas les pâturages alpins et l'hiver, à l'écurie, elles mangent à peu près autant de paille que de bon foin de fléole, minette, lotier ou autres plantes tels que le trèfle et le "trûlot". Les veaux sont cédés aux engraisseurs de la Nièvre, qui les revendent à Paris lorsqu'ils sont à point. Les boeufs sont vendus à cinq ans, bien dressés et après avoir fourni deux ans au moins de bon travail. Ces boeufs sont achetés par des emboucheurs qui les destinent à la boucherie ou par des propriétaires qui ont besoin de forts animaux de travail.

Les grands marchés de bétail se tiennent sur les marges, au printemps, et à l'intérieur du Morvan, en octobre, après le travail des champs, à

Château-Chinon, à Anost, à Arleuf, surtout à Autun. La Saint-Ladre d'Autun se prolonge un mois, elle a bonne réputation chez tous les agriculteurs de France.

Après avoir servi au débardement des betteraves (dans le nord de la France), les boeufs sont engraisés avec les pulpes et vont finir leur vie dans les abattoirs de Paris ou des grandes villes du Nord (la plupart des grands boeufs blancs prennent le chemin du Nord). Le boeuf est précieux pour les travaux d'agriculture et les charrois en forêt, à moins qu'il ne s'engraisse au pré. Sa carrière s'achève sur la table de l'homme qui le sacrifie à son appétit. Le boucher parisien le débite à sa clientèle et avant-guerre la préfecture de la Seine en authentifiait la provenance : "centres d'élevage du Morvan, viande de première qualité".

La quantité du bétail a augmenté dans les mêmes proportions que sa qualité. Toutes les communes ont un troupeau. Il n'est pas de pauvre ménage qui ne possède une ou deux vaches. Les boeufs sont plus nombreux, 75 400, que les porcs 58 300 ou les moutons 57 900 (chiffres du début du siècle). La moyenne est d'un boeuf pour 1,6 habitant (moyenne de la France : 1 pour 2,6 habitants) et de 2 boeufs pour un hectare (France 2 ha / bovin), qui grossissent de 150 kg en quatre mois.

2- Le CHEVAL

Pays assez propre pour y élever des chevaux, le Morvan n'en compte que très peu. C'était une race brachycéphale, assez laide, de taille moyenne, race qui paraît être venue de l'Europe Orientale avec les Celtes. Le baudet morvandiau jouissait d'une réputation méritée et se payait fort cher. Cet animal était seul à pouvoir s'acclimater sur les terrains maigres du granite où, en dehors des heures de travail, il paissait en liberté, dans les bois où on l'abandonnait pendant trois ans avec sa mère ; l'hiver, de ses sabots, il grattait la neige pour trouver à se nourrir. Il n'était guère utilisé qu'aux confins du bas pays. A l'intérieur du massif, la difficulté de la circulation de détail, le manque presque absolu de grandes routes, le rendaient d'un usage difficile en dehors des vallées. Partout ailleurs, le transport était assuré par les boeufs.

Longtemps, le Morvandiau a eu un certain mépris pour le cheval qui coûtait cher à nourrir et qui ne servait pas à grand-chose. Cependant, très vif et très résistant, le cheval de race morvandelle était assez estimé aux armées. Mais la race ancienne a presque complètement disparu.

Plusieurs causes ont amené la complète extinction de cette race indigène, précieuse pourtant par sa sobriété dans une contrée qui n'a que de maigres pâtures. Tout d'abord les prohibitions des propriétaires de bois ; si l'ancienne administration des haras n'avait pas abandonné le pays au despotisme des gardes, la race chevaline s'y serait perfectionnée promptement.

Puis l'impatience de l'éleveur, voulant tirer profit d'une bête non encore formée. Le cheval morvandiau n'était de bon service qu'à l'âge de sept ans. Or, "les paysans étant trop pauvres pour pouvoir attendre un cheval quatre ou cinq ans, à deux ils s'en défont, et à trois on les fait travailler, même couvrir ; ce qui est cause que très rarement il s'y en trouve de bons". ("Le Morvan est un pays assez propre pour y élever des chevaux ; il y en a peu présentement, et ceux qui y viennent sont de mauvaise espèce et faibles, parce que les habitants étant pauvres n'ont pas de quoi acheter de bons étalons et font travailler leurs chevaux trop jeunes, n'ayant pas le moyen d'attendre qu'ils aient acquis leurs forces. Les chevaux du Morvan ne sont bons qu'au-dessus de sept ans".) Enfin, de nos jours, on avait voulu croiser l'espèce avec des chevaux dits de pur sang, ce qui lui avait enlevé ses qualités, tout en la déformant. Mais la disparition rapide du cheval morvandiau doit être attribuée surtout à l'ouverture des routes, qui ont permis l'emploi de chevaux, sinon plus résistants, du moins plus propres au trait et de plus haute taille.

En 1710, c'était des cantons morvandiaux que l'on tirait jadis la plus grande partie des chevaux pour la cavalerie. Ces chevaux, "si estimés pour le service de la montagne, et si recherchés pour monter la cavalerie légère", provenaient du haras de la subdélégation de Château-Chinon. Ils fournirent, pendant la Révolution, les montures de la gendarmerie et des troupes légères.

Petit, mais robuste, nerveux, agile sans être très vif, courageux et très sobre, surtout capable d'endurer les plus grandes fatigues, l'ancien cheval des montagnes du Morvan était caractérisé "par le tête carrée et un peu forte ; les naseaux bien dilatés ; l'encolure droite et mince ; le garrot bien développé ; les reins courts et droits ; les hanches saillantes ; la croupe passablement conformée et un peu allongée ; de très beaux membres, fins, dépourvus de longs poils et bien d'aplomb ; les jarrets très larges, un peu coudés et un peu clos ; le sabot petit et la corne ferme". L'ensemble, sans être élégant, était régulier, de formes fines et sveltes chez l'animal soigné.

Le type actuel se rapproche du percheron léger, bête noire assez puissante et que l'armée achète pour l'artillerie. Comme le boeuf, le cheval naît dans le pays, mais s'élève sur les marges. C'est une excellente bête de trait, dure au travail. Au début du siècle, l'amélioration constante des pâturages avait développé l'élevage du cheval. Cependant, l'effectif de la cavalerie morvandelle ne dépassait pas 10 000 têtes.

L'ÂNE du Morvan, petit, blanc ou gris (type de Château-Chinon), a tous les caractères de vigueur du grand âne noir de la Côte-d'Or. Il attaque les côtes à bonne allure. Mais il est rare et peu estimé. Le boeuf est demeuré l'animal de transport et de travail dans la plus grande partie du Morvan.

3- Le MOUTON

Le Morvan compte quelques chèvres (et pourtant autrefois elles devaient être nombreuses, puisque partout on notait le broutage des chèvres), mais un grand nombre de moutons.

Sous Vauban, le troupeau était en mauvais état. L'infériorité de la race était attribuée au manque de soins des éleveurs. La laine épaisse, courte, était insuffisante pour alimenter les nombreuses draperies d'Avallon, de Saulieu, d'Autun. A l'intérieur du massif, cet élevage n'était guère prospère. Les tanneries ne préparaient qu'un petit nombre de peaux. Cet état misérable doit être attribué au mauvais entretien des bergeries, petites, mal éclairées et d'où on n'enlevait le fumier que deux fois l'an, au printemps et à l'automne, mais surtout au climat qui ne convient pas en général à l'espèce ovine.

Chaque année, le froid, l'humidité et les longs hivers en faisaient périr une partie, tandis que l'autre dégénérait de plus en plus. Aux causes de l'appauvrissement de la race, il faut inclure : sur le massif ancien, cet élevage ne peut réussir par suite des conditions géologiques (le mouton est l'animal des terrains secs, des grands espaces, des terres vaines et vagues). Dès lors, toujours enfermé, privé d'air, mal nourri d'herbes dures et sèches, il a dé péri. Sa laine demeure jaune. Le mouton du Morvan est avant tout un animal destiné à la boucherie.

Le type actuel est produit par un croisement de brebis indigènes et d'un bélier south-down, fort en viande, très faible en laine. L'élevage du mouton n'est pas uniforme sur tout le massif ancien. Sur beaucoup de marchés de l'intérieur, le mouton n'est pas représenté. Souvent, il est absent des ventes de bétail (malgré l'achat et la vente de sujets). Les gros troupeaux se trouvent au nord et dans le sud sur une zone parallèle à l'Arroux, c'est le pays des grands domaines.

La proportion d'un mouton pour 2,3 habitants est bien inférieure à celle pour la France qui est d'un mouton pour 1,9 habitant. Sur le massif ancien, le mouton n'est qu'un élevage d'appoint.

4- Le PORC

Les porcs, ces "habillés de soie" (treue, viron, nourrain), à l'état domestique ou sauvage, ont toujours été nombreux dans les forêts du Morvan. Divin comme Eumée, le Morvandiau est comme lui pasteur de porcs. Ses villages s'appelleront Préporché et Villapourçon. Le hêtre sacré est généreux de ses fâines, le châtaignier n'est guère moins prodigue. Au 13^e siècle, il était une des grandes ressources des châteaux et des monastères. Le furetage et le flottage, en déterminant l'exploitation rationnelle des forêts, furent cause de leur diminution. (Du fait de la guerre, l'élevage du porc a

retrouvé une activité nouvelle. Comme autrefois, Préporché, Villapourçon, détiennent le fanion de cette renommée). Actuellement, le porc est une des grandes sources de bénéfices, c'est surtout avec l'argent produit par la vente que le fermier paye son fermage.

Le type le plus commun en Morvan est le porc charolais à poil blanc, grand, vigoureux, croisé parfois avec le Yorkshire. L'engraissement après l'achat par les fermiers se fait à l'étable avec des pommes de terre, des racines et des herbes cuites, parfois avec des farines d'orge et de sarrasin. Ils revendent les animaux de novembre à mars, quand ils sont fin lard et pèsent 150 à 200 kg. Les plus gros vont à Lyon et dans les villes du Midi, Paris et le Nord prennent les animaux moins forts.

Le prix de revient des cochons est très peu élevé et le bénéfice qu'en tire le fermier est assez considérable. Le troupeau porcin est un peu plus important que celui des moutons (58 300 têtes contre 57 900 têtes), ce qui donne une proportion de un porc pour 2,3 habitants (en France, un porc pour 5,2 habitants). Dans le Haut-Morvan surtout, l'élevage se fait en grand. La densité moyenne pour le Morvan est de 19,5 porcs pour 100 hectares. Mais la porcherie, la plus noble et la plus antique industrie du Morvan, est en voie de disparaître. Au lieu que le Morvan exporte aujourd'hui ses jambons inégalables, dont la chair marbrée se mange crue, il importe d'Amérique les bacons de Swift ou d'Armor.

5- Les VOLAILLES

Les volailles sont répandues partout et constituent le complément d'un élevage complet et bien compris. La basse-cour se compose, en dehors des poules dont les oeufs sont vendus aux "coquetiers", ramasseurs, et pâtisseries, d'oies, de canards et de dindes, voire aussi de pintades. Les oies de race bourbonnaise, soit toulousaine ou danubienne (élevage d'Alligny), sont engraisées à partir de la Saint-Martin pendant un mois environ et vendues un bon prix. L'élevage du lapin n'est pas intensif.

Mais, contrairement aux populations rurales pour lesquelles les volailles et les oeufs sont des accessoires rémunérateurs, les habitants du Morvan ne tirent aucun profit de leur poulailler. Longtemps, on a pu attribuer cette indigence aux loups, hardis et nombreux, qui peuplaient les hautes futaies du massif ancien. Ces carnivores ont disparu avec les cerfs, les sangliers et les renards qui vivaient en grandes quantités dans les forêts morvandelles. A la veille des États Généraux, dans son cahier de doléances, la paroisse d'Anost demandait que la charge de lieutenant de louverterie fut supprimée comme inutile et trop onéreuse. Les loups ne subsistent plus que dans les légendes.

Seul de tous les fauves, le chat sauvage est demeuré un animal nuisible. Bien qu'il soit assez courant, sa présence n'explique cependant pas que tous les poulaillers du Morvan soient improductifs. L'altitude et le

climat rigoureux sont défavorables aux oiseaux. Les grands migrateurs, grues, cigognes, oies, canards, fréquentent rarement les nombreux marais du Morvan. Les émigrations temporaires, l'industrie des nourrices sont aussi des raisons de la déchéance de la volière, du clapier et du rucher. Les volailles maigres et dures du Morvan sont à peine suffisantes à la consommation habituelle des habitants. Les oies même, qui formaient le rôti principal des jours de fête et que l'on rencontrait le long des routes, le bâtonnet en travers du goître, pour qu'elles ne brisent pas les haies, les oies les plus belles proviennent des marges.

Les Morvandiaux ont peu de ruches. Les abeilles qui butinent les fleurs de sarrasin communiquent au miel un goût spécial. Celui de Saint-Léger-Vauban est l'un des meilleurs.

L'élevage ne cesse de progresser sur toute la surface du massif ancien. Le mouton diminue de jour en jour. Le boeuf a pris sa place, il augmente. Le cheval devient un produit rémunérateur. L'effectif des porcs va toujours croissant. Le Morvan, qui n'était jadis connu que par ses bois, est maintenant réputé pour son élevage. Ses marchés sont suivis, ses foires sont achalandées, le champ de foire est le critérium de l'élevage.

III- L'ELEVAGE du CHAROLAIS

Le Morvan vit sur sa réputation de pays naisseur des boeufs charolais engraisés dans les herbages des plaines périphériques. L'évolution a modifié ce schéma qui reste pourtant exact dans ses grandes lignes : le pays est essentiellement vendeur de bêtes maigres.

1- Le MORVAN, PAYS NAISSEUR des CHAROLAIS

La spécialisation du Morvan est liée au succès de la race charolaise introduite en Nivernais à la fin du 18e siècle. Bêtes trapues aux membres assez courts, les Charolais de pure race se caractérisent par un dos horizontal très musclé, la côte ronde fondue avec l'épaule, la largeur des reins, des hanches et de la croupe ; la tête au front large reste petite. Ces boeufs à robe blanche se sont imposés par leur poids, la qualité de leur viande appréciée pour les rendements de la carcasse, le pourcentage des pièces à rôtir, la faible quantité de graisse. Longtemps, la production charolaise a été assurée de trouver des débouchés certains sur les marchés urbains dont le nombre et les besoins allaient croissant. La race s'est peu à peu répandue dans la montagne, remplaçant la vieille race morvandelle très rustique -de couleur acajou clair- dont il restait encore quelques têtes au début du siècle à Arleuf et à Fâchin. Des zones bordières vers le centre, la progression aurait suivi celle du chaulage et aurait été liée à l'amélioration des prairies. Elle s'est faite surtout par croisement de la vieille

race du pays avec des taureaux nivernais qui résultent eux-mêmes de croisements avec les Charolais.

La substitution a été d'autant plus facile que le boeuf blanc a pu être utilisé pour le trait grâce à son squelette solide sur lequel s'attache une puissante musculature. Jusqu'en 1945, vaches et boeufs effectuaient la majeure partie des travaux de traction ; aujourd'hui encore, on rencontre de nombreuses paires de boeufs mis en joug, mais de plus en plus rarement. Suffisamment rustiques pour résister au froid, ils ont une longévité assez grande qui enlève au cultivateur le souci financier de les renouveler souvent. Le vêlage régulier des vaches garantit la régularité des revenus. Depuis son introduction, la race a évolué et les bêtes morvandelles sont mieux sélectionnées. Grâce à des taureaux achetés chez les producteurs nivernais, aux centres d'insémination artificielle, se répandent les bêtes à la poitrine plus large, à la culotte rebondie et très descendue. Ces efforts sont inégalement suivis et quelques étables présentent des signes de dégénérescence.

L'élevage du Charolais en Morvan n'est qu'une maille dans la chaîne des pays spécialisés qui frangent au nord le Massif Central de la Brenne à l'Auxois. Il fournit à ces pays bon nombre d'animaux maigres -châtrons et génisses de deux à trois ans, vaches de réforme. La spécialité de pays naisseur reste dans la tradition du pays : "les marchands sont soigneux d'enquêter de quelle part vient le bétail qu'ils veulent engraisser et s'ils le mettent en l'herbe du plat pays et il vient du Morvan, ils sont assurés de l'avoir incontinent gras et bon" (1612). Le décalage habituel chez cette race, entre l'élaboration de l'os et du muscle, et celle de la graisse, est encore mieux assuré par le fait de paître l'herbe pauvre du Morvan pendant les deux premières années de la vie de l'animal. Elevées dans un milieu difficile, les bêtes s'adaptent ensuite facilement et elles peuvent être envoyées dans les riches prairies du pourtour où elles sont prêtes en quelques mois pour la boucherie, sans prendre trop de graisse.

Alors que l'embouche s'installait dans les plaines de la dépression périphérique, la médiocrité des prairies morvandelles devenait un atout ; l'élevage des bouvillons est apparu comme une chance inespérée, à ce pays habitué à la misère. L'espoir d'avoir trouvé une source de sécurité a donné à l'élevage du Charolais une importance que n'avait pas celui de la vieille race morvandelle. Le succès et la rigidité de ce type d'élevage l'ont perpétué.

2- IMPORTANCE de l'ELEVAGE CHAROLAIS en MORVAN

La structure du troupeau est complexe. Le cheptel bovin d'une exploitation comprend un nombre quelconque de vaches dont l'âge varie de 3 à 7 ans, parfois de 3 à 12 ans ; au début du printemps, le cultivateur possède presque autant de veaux. Pour traire une vache ou deux, afin de satisfaire les besoins familiaux, on peut vendre quelques veaux à la boucherie ; d'autres

y seront envoyés à la Saint-Etienne après avoir brouté ; généralement, on garde le plus possible de jeunes bovins pour les élever jusqu'à 24 ou 30 mois, âge préféré aujourd'hui par les emboucheurs ; mais on en conserve jusqu'à trois ou quatre ans pour un engrais tardif qui permet d'obtenir des bêtes d'un poids supérieur. Le cultivateur ne se sépare pas de toutes les femelles qui remplaceront les vaches d'élevage. Selon l'importance de la ferme, l'éleveur possède un ou deux taureaux. Le nombre de têtes de bovins ne signifie donc pas grand-chose : les bêtes ont de trois mois à douze ans. Le nombre relatif de chaque catégorie d'âge varie d'une ferme à l'autre selon les possibilités herbagères. A l'intérieur d'une même exploitation, il varie en cours d'année : on doit se débarrasser des bêtes malades, accidentées ; les ventes au printemps sont nombreuses.

Le chiffre global approcherait de 100 000 bovins. Il est sans doute inférieur à la vérité ; le type d'élevage décrit oblige à le diviser par trois ou quatre au moins pour évaluer le nombre d'élèves quittant chaque printemps le Morvan pour les prés d'embouche ; c'est-à-dire qu'avec les régions d'engrais du pourtour, le Morvan assure en gros un mois et demi à deux mois du marché de la Villette.

L'élevage extensif du Morvan donne aux résultats des valeurs assez basses, allant de 0,25 à 0,75 bovin par hectare cultivé. Trois régions groupent les plus fortes densités. Ce sont au sud les communes morvandelles du canton de Moulins-Engilbert : la proximité du Bazois augmente la demande de maigres, incite à l'imitation, les vallées qui vont à l'Alène ont de meilleurs prés, l'altitude y est plus basse et les cultures obtiennent des rendements honnêtes. Le nord-ouest du massif comporte de Lormes à Saint-Léger-Vauban un ensemble de communes où la densité dépasse 0,56 bovin par hectare cultivé : la proximité de la Terre-Plaine, le marché d'Avallon, les facilités de communication y ont permis une évolution démographique et économique plus avancée. Enfin, la valeur des prés explique la traînée des villages du nord-est où de semblables densités se retrouvent de Dompierre-en-Morvan à Lucenay-l'Evêque.

Entre ces trois secteurs, les densités sont souvent voisines de 0,45 bovin à l'hectare cultivé ; partout le Charolais est présent comme en convaincant l'image obsédante des vertes pâtures ponctuées de taches blanches ; on retrouve les bassins de culture d'Ouroux, de Brassy, de Dun ; la zone déshéritée de la crête nord-sud de 600 m est soulignée de Champeau à Ménessaire par de faibles densités ; les chiffres plus élevés du Haut-Morvan expriment les efforts d'une région qui a du mal à vivre, où la surcharge des pâturages reste une tentation permanente.

3- PLACE de l'ELEVAGE dans l'EXPLOITATION

Orgueil de l'agriculteur morvandiau, l'élevage ne lui apporte pas la sécurité dont il a besoin. Bien qu'il reste extensif, l'élevage demande beaucoup à la culture et le souci de l'hivernage pèse lourd sur le système.

Ses produits ne dépassent pas toujours la moitié de la production totale de la ferme ; le travail écrasant qu'impose l'entretien d'un troupeau nombreux et hétérogène, l'insécurité des cours, la concurrence croissante, l'immobilisation prolongée des capitaux engagés compromettent la rentabilité d'une forme d'élevage trop rigide pour ne pas se perpétuer. On peut compter une vache pour 1,1 à 1,4 ha pour les moyennes exploitations. Pour les grandes exploitations, les chiffres sont inférieurs et l'extensivité croît dans le même sens que la superficie des entreprises.

Les fourrages sont demandés aux prés et aux cultures ; l'importance relative des deux sources dépend de nombreux facteurs. Héritages, mariages, hasard des achats déterminent la part des bons prés dans le terroir de l'exploitation. De plus en plus, celle de la culture de l'herbe dépend d'une option agronomique : le retournement des prairies à nouveau adopté en Morvan régénère les sols par l'apport d'humus et assure la possibilité de cultures plus exigeantes ; il permet d'accroître la production non fourragère et donne plus de stabilité au système de production. Sa place dépend enfin de considérations économiques ; elle exprime le degré d'intensité du système et les surfaces fourragères ont tendance à se rapprocher dans le cas des exploitations de grande dimension qui ont opté pour une plus grande extensivité.

Quelques prairies marécageuses, quelques prés et les vieilles pâtures constituent les surfaces toujours en herbe. Dans les fonds de vallées, plus ou moins larges selon l'importance des cours d'eau, plus ou moins plats selon celle du remblayage, les prairies humides sont découpées perpendiculairement au thalweg par des clôtures hâtives : murs de blocs mal équarris de granite, fils de fer barbelés hâtivement cloués sur des poteaux ; elles connaissent selon les saisons sécheresse ou humidité ; marécageuses, elles sont vite gagnées par le faux-roseau, les carex, les joncs ; la houlque laineuse reste la seule graminée utilisable de leur flore ; drainées, irriguées, elles peuvent donner des prairies très convenables si on a soin d'y étendre les rebuts de paille de la batteuse (car le sol y tient mal le pied des bêtes) et de les enrichir par des apports d'engrais.

Quelques prés, moins humides, mieux exposés, connaissent naturellement une flore meilleure où se mêlent crételle, fétuque, houlque et pâturin ; souvent en pente, ils craignent la sécheresse sur les versants trop vite égouttés. Les vieilles pâtures sont médiocres ; elles ont été semées naguère avec la poussière des fenils, sans préparation suffisante du sol en un temps où la charrue traînée par deux boeufs égratignait la terre, où le cultipaker était ignoré ; elles "venaient" tant mal que bien selon l'humidité de l'année du semis ; leurs racines sont très vite gênées par le "paillasson" des plantes séchées sur pied qui ne sont point décomposées par l'humus et elles ont un faible rendement.

Les surfaces toujours en herbe sont donc dans l'ensemble d'une qualité très médiocre ; l'inertie des agriculteurs explique leur extension ; elles font l'objet de si peu de soins : quelques scories répandues, quelques jour-

nées pour faucher les chardons ; elles ne reviennent pas cher à l'agriculteur effrayé par le prix de revient de l'herbe cultivée.

La prairie temporaire plus que les fourrages annuels apporte le complément indispensable à la nourriture des animaux. Mieux que les cultures de trèfle violet, de maïs-fourrage, la prairie temporaire permet d'assurer nourriture d'été et hivernage ; elle permet surtout par des semis sélectionnés d'avancer au printemps la date de mise en herbe dans ces prés morvandiaux où le sabot des bêtes n'enfoncé pas ; son système aéré de racines lui fait moins redouter la sécheresse ; quelques variétés de dactyle peuvent permettre de rentrer plus tard le troupeau à l'étable, en décembre ou janvier, ce qui reste toutefois exceptionnel. Pour allonger la période de pâturage, des clôtures électriques ou des barbelés cloisonnent la prairie, permettant une utilisation rationnelle. L'espoir d'une récolte de foin abondante reste la grande raison du succès de la prairie temporaire.

4- FAIBLE RENTABILITE de l'ELEVAGE des BOUVILLONS

Ce type d'élevage impose un travail accablant et rapporte peu. Le souci de cultiver les fourrages accapare l'agriculteur. Dans les prés, il faut tout de même couper genêts et fougères qui gagnent rapidement les prairies ; l'entretien des haies et des barrières exige beaucoup de peine. Le troupeau doit être visité quotidiennement. L'hivernage n'est pas une période de repos. Au moment du vèlage, l'agriculteur dort à l'étable pendant une période de une à quatre semaines. Les carnets estiment que chaque tête de bétail exige 50 à 180 heures de soin.

Pour quel profit ? La vente des bovins représente le plus gros apport dans la ferme, de 40 à 70 % du produit total selon les fermes. Ces rentrées d'argent sont en principe groupées au printemps, c'est la période heureuse où quelques réserves gonflent le portefeuille. Mais elles ne représentent pas toujours un bénéfice. L'immobilisation de capitaux enserre les exploitations dans un véritable carcan ; le cheptel vif représente presque toujours plus de 60 % de l'actif des exploitations.

Dans ces conditions, les éleveurs ont beau jeu d'accuser les prix. L'organisation actuelle les laisse isolés devant l'imbroglio du réseau commercial. L'essentiel des ventes de maigres se fait à la ferme ; dans le sud du Morvan et les communes de Saône-et-Loire, des rabatteurs indiquent les étables aux emboucheurs qui achètent eux-mêmes les châtions, bêtes de 30 mois ou vaches de réforme qu'ils engraisseront. L'éleveur a jaugé sa bête, il en exagère volontiers le poids et le prix exigé pour obtenir davantage. Malgré son isolement, il connaît à peu près les cours ; il s'informe à la radio, dans le journal, auprès des voisins ; il continue surtout à se rendre aux foires.

Comme ailleurs, elles n'ont plus l'importance d'autrefois. Au début du

s^{ic}le, il y avait encore 800 têtes aux foires d'Autun. Le temps est passé où l'on se levait à l'aube pour mener le bétail à pied à Château-Chinon, à Montsauche ou à Moulins-Engilbert ; le cheminement sur les routes devient dangereux ; pour aller à la foire, il faut une bétailière, seuls les grands exploitants en possèdent et peuvent y tenter leur chance. Car elles conservent leur prestige, et elles restent l'endroit où se font les prix ; celles de Moulins-Engilbert, Brassy ont une grande importance au printemps. Certes, les prix sont fixés par les maquignons qui arrivent à leurs fins grâce aux ruses habituelles à tout champ de foire, à la connivence de certains emboucheurs spécialisés qui sont souvent éleveurs et marchands. Aussi ce commerce particulier des bêtes maigres laisse-t-il facilement au vendeur l'impression qu'il a été pipé. Le rôle des intermédiaires, la mauvaise organisation du champ de foire, les faux bruits, les illusions, tout contribue à l'amertume de l'éleveur qui calcule qu'en six mois l'emboucheur va gagner sur sa bête trois à six fois plus que lui-même en trois années.

Malgré la rigide structure de son troupeau et l'ingratitude du milieu, le Morvan a tenté d'autres formes d'élevage, à côté de celle qui lui a donné sa réputation.

IV- AUTRES FORMES d'ELEVAGE

1- L'ENGRAISSEMENT des CHAROLAIS

L'embouche ayant fait la fortune des pays d'alentour, le Morvan a copié ses voisins. Ce n'est pas simple mimétisme dicté par la rancœur : le calcul est excellent ; il est même plus rentable pour un éleveur d'engraisser ses embouches, que pour un emboucheur d'élever ses embouches. Encore faut-il pouvoir engraisser dans de bonnes conditions.

Quelques fermes essayent de le faire à l'étable pendant l'hiver avec les produits de l'exploitation et des compléments d'aliments achetés à la coopérative ; mais elles sont encore peu nombreuses. Quelques autres tentent de le faire au pré, mais tous les secteurs du Morvan ne peuvent s'y prêter. Pour suivre l'exemple des emboucheurs, mieux vaut avoir des herbages dans le pays-bas. Quelques exploitations en possèdent. On les a souvent achetés grâce à des réserves familiales, au bas de laine du marché noir, à la vente d'une bonne coupe de forêt.

Les difficultés actuelles du marché de la viande conduisent éleveurs et emboucheurs des marges à essayer de se dégager de leurs liens réciproques dans la mesure du possible. La symbiose Morvan-dépression périphérique, qui a assuré pendant longtemps un équilibre régional, donné aux foires du pourtour leur importance et aux villes de contact leur raison d'être, cette symbiose qui fait vivre encore de nombreux Morvandiaux, a tendance à se reconstituer à l'échelle de l'exploitation, de certaines exploitations.

2- VEAUX de BOUCHERIE et VENTE de LAIT

La vente des veaux de boucherie et du lait a permis à certaines exploitations de survivre ; elle est rarement devenue une spécialité ; là encore, engouements et abandons rythment la production.

Pour de petites fermes mal équipées en prairies, il n'y a pas d'autres possibilités que de nourrir deux ou trois vaches et de vendre leurs veaux à deux mois ; cette rentrée occasionnelle d'argent est soutenue par la vente du lait à un ramasseur. C'est le cas des petites "bricoles" du Haut-Morvan, et les veaux des villages autour d'Arleuf connaissent une réelle réputation. Ailleurs, le souci de la consommation familiale, les cours élevés des veaux peuvent tenter des éleveurs dont les prés sont trop chargés, mais la vente est plus rarement associée à la production laitière.

Celle-ci reste en Morvan un phénomène marginal pour l'exploitation qui doit convertir une partie de son cheptel pour se spécialiser. La vache charolaise ne convient guère pour la production laitière : sa lactation dépasse difficilement 2 000 litres ; la propagande a conduit les éleveurs à adopter soit des bêtes pie-rouge suffisamment rustiques pour le pays, soit quelques schwitz plus exigeantes et délicates (les fourrages morvandiaux peu riches en éléments minéraux ne leur conviennent guère). En fait, il y a eu de nombreux croisements avec les taureaux charolais, sans garantie pour la pérennité des qualités laitières ; les résultats médiocres ont découragé les éleveurs qui n'étaient pas en mesure, ni techniquement, ni financièrement, de convertir une partie de leur étable. Quelques cultivateurs soucieux d'améliorer leur produit, quelques fermes disposant d'une main-d'oeuvre familiale trop nombreuse, ont acheté une laitière ou deux ; un petit nombre d'entreprises s'est réellement spécialisé même à proximité des laiteries.

A l'échelle du massif, le ramassage reste également un phénomène marginal. Une série de laiteries s'échelonne à la périphérie du massif : Lormes, Avallon, Saulieu, Pierre-Ecrite, Château-Chinon ont leurs centres de ramassage ; des laiteries du bas-pays (Corbigny, Magny-la-ville, Autun avec Collonge-la-Madeleine) envoient leurs camions dans la montagne. Ce sont surtout les communes des marges qui fournissent le lait ; leur production est dispersée ; peu de villages comptent plus de 50 vaches laitières, les fermes qui traitent cinq vaches sont rares ; le mauvais étalement des périodes de lactation, les besoins de la ferme plus importants en été, la fabrication des fromages pour l'hiver, les colères contre les prix, les découragements, donnent aux livraisons des particuliers une allure si irrégulière que les ramasseurs eux-mêmes se lassent d'emporter les bidons à moitié vides. Toutes ces raisons, ajoutées à la longueur des trajets dans ce pays d'habitat dispersé, expliquent que les grandes sociétés aient laissé libre cours à des laiteries particulières. Leur fermeture toujours annoncée, la menace de leur annexion par les grosses affaires, créent un climat d'incertitude et donnent aux circuits une telle mobilité ! Ces petites laiteries qui traitent quelques milliers de litres de lait assurent le ravitaillement des villes du pourtour, fabriquent en série les fromages de type "Epoisses"

pour le tourisme d'été, la demande locale et quelques magasins spécialisés de la région parisienne.

Quelques laiteries ont tenté le ramassage de la crème pour n'aller qu'une fois ou deux par semaine dans les fermes éloignées ; les circuits encore plus irréguliers n'ont pas donné les résultats escomptés. La suppression des laiteries gênait les fermes qui arrivent par ce biais à améliorer leur revenu. Au coeur du massif, la vente aux particuliers qui viennent en vacances chez l'habitant, aux campeurs du lac des Settons, la fourniture des hôtels, représentent un marché éphémère, non négligeable. Lait et fromage frais rapportaient vers 1960 régulièrement 2 500 F chaque été à une exploitation (oeufs et ventes occasionnelles d'autres produits compris). Là encore, toutes les fermes ne sont pas également favorisées : les écarts où le ramasseur hésite à passer ne vendent pas davantage aux touristes.

Tous ces aléas expliquent que le Morvan revienne aujourd'hui aux élevages traditionnels du mouton et du porc.

3- Le MOUTON

Jadis, le pays élevait de pauvres troupeaux de moutons. Pendant longtemps, la "brebiale" a peu profité en Morvan et les troupeaux ne fournissaient pas de laine en quantité suffisante aux draperies d'Avallon, de Saulieu et d'Autun. Au siècle dernier, des croisements avec des béliers South-Down ont permis d'améliorer la race et l'élevage a connu une certaine extension. Le Haut-Morvan achetait des agneaux sevrés pour les revendre à 18 ou 24 mois ; le sud-est commençait l'engraissement que les cultivateurs des plaines de Saône "finissaient" sur les chaumes de blé ; seul le nord du massif connaissait un élevage complet dans les grandes propriétés où la terre de médiocre qualité se prêtait mal à une autre forme d'élevage ; le mouton ne représente alors pour les petites exploitations qu'un appoint dans ce pays cloisonné où les troupeaux ne peuvent trouver de vastes parcours. En 1910, le Morvan aurait eu un mouton pour 2,3 habitants.

L'extension du Charolais qui s'est affirmée jusqu'à la dernière guerre a fait reculer l'élevage du mouton. Les éleveurs de boeufs ont toujours eu une prévention marquée contre les ovins : le mouton déracine l'herbe en broutant, et détériore la prairie ; son piétinement tasse les pousses de la prairie temporaire, mais abîme les prés humides ; si on ajoute la légende qu'il "tarit" les prairies, car il dédaignerait les graminées pour ne manger que les légumineuses, on comprend que les baux de la fin du siècle dernier interdisaient l'élevage du mouton de façon formelle. Les préoccupations des éleveurs rejoignaient celles des forestiers qui défendaient aux troupeaux l'accès des bois, et, sur les vieux cadastres, des haies ceinturent toutes les forêts.

Un moment dédaigné, le mouton devient plus nombreux aujourd'hui. La demande du marché national, aujourd'hui privé des apports algériens, a encouragé l'achat de quelques brebis dans les fermes ; la présence d'un assistant berger pendant plusieurs années, la vulgarisation agricole, les marchands ont fait le reste. En dehors de la période de l'agnelage, il demande peu de travail et n'exige pas d'installations coûteuses ; "à ces avantages, le mouton ajoute celui d'être susceptible de pouvoir rapporter dans l'année une recette voisine du montant du capital engagé". Plus important qu'il y a vingt ans, le nombre de têtes n'est pas encore comparable à celui du début du siècle. Le recensement de 1955 en dénombrait 33 000 environ ; la comparaison des chiffres communaux montre que le retour est encore timide ; Saint-Brancher n'aurait eu que 370 ovins en 1955 contre 1 310 en 1910 ; Arleuf 196 au lieu de 2 800, la Grande-Verrière 600 au lieu de 1 800 pour ne citer que quelques exemples.

L'élevage du mouton est lié à celui des bovins, les régions de forte densité bovine correspondent à celles de plus forte densité ovine ; la répartition des moutons reste plus irrégulière.

Le Haut-Morvan forestier et ses cuvettes, les bassins de culture d'Ouroux et de Brassy, les friches de la ligne de crête de 600 m souvent citée, restent à peu près vides alors que les points se multiplient sur toutes les marges du massif. Dans la vallée de l'Yonne, aux confins de l'Avallonnais, sur les gradins du nord-est, aux portes d'Autun, partout où l'élevage des bovins est important, les moutons deviennent plus nombreux. Les deux élevages sont liés et il est souhaitable qu'ils le soient.

Le type d'élevage a changé depuis l'époque où le marché se satisfaisait de moutons de pays de 15 à 18 mois. Il exige aujourd'hui des bêtes jeunes -6 mois environ- dont la chair blanche ne soit pas trop mêlée de graisse ; le mouton du Morvan a la viande rouge et se vend moins cher à la Villette que les animaux du centre du bassin de Paris. Le sud et le centre du massif restent producteurs d'animaux maigres ; les brebis élevées sur les buttes pelées, gagnées par les friches, mettent bas en février-mars des agneaux vendus à cent jours ; ramassés par les marchands, ils sont conduits les mercredis de mai au marché de Sancoins (Cher) où les emboucheurs les achètent. Quelques éleveurs ont tenté de les engraisser jusqu'en août ou septembre pour les vendre soit à Paris, soit aux boucheries et aux hôtels d'Avallon, de Saulieu. A l'âge où d'autres les livrent aux emboucheurs, ils mettent leurs agneaux sur prairies temporaires sélectionnées, ou dans les prés de fonds ; d'aucuns les finissent "à l'auge" quand ils ont pu retarder l'agnelage afin de profiter des cours soutenus de l'arrière-saison.

Considéré tantôt comme la meilleure façon d'utiliser les friches ou les refus des bovins dans les prés, tantôt comme une véritable spéculation, l'élevage des moutons est apparu telle une chance nouvelle aux agriculteurs. La production ovine morvandelle n'en reste pas moins incertaine en quantité et en qualité devant un marché qui s'enferme dans des règles de plus en plus strictes.

4- Le PORC

Après avoir longtemps vécu à l'état sauvage ou domestique dans les forêts, les porcs sont devenus moins nombreux en Morvan, lorsque le furetage et le flottage les ont chassés des bois où ils se nourrissaient de glands et de châtaignes. Elevés ensuite "comme ailleurs dans les métairies et chez les particuliers", ils représentaient pour les exploitations exigües et surpeuplées un appoint important pour la nourriture, et la vente de quelques têtes payait le fermage. Encore au début du siècle, on élevait "le porc charolais à poil blanc grand, vigoureux, croisé avec le Yorkshire" ; les porceletés venus du Charolais, du Nivernais, du Bourbonnais, étaient achetés aux foires et revendus gras pesant de 150 à 200 kg. Les statistiques agricoles de la fin du siècle signalent plus d'un millier de porcs dans chaque commune.

Aujourd'hui, leur nombre est moindre. En 1955, on comptait 100 à 500 porcins par commune. Le massif n'aurait compté que 33 800 porcins, un peu plus de porcs que de moutons. La production est plus dispersée. Elle semble connaître un certain renouveau. Tout contribue à la rendre instable, primesautière. Consommateur des produits de la ferme, le porc est d'autant plus recherché que la récolte de pommes de terre ou d'orge est abondante. Si les débouchés s'élargissent depuis une vingtaine-trentaine d'années (charcuteries locales fabriquant en gros rosette et jambon du Morvan pour le marché parisien et le tourisme -Arleuf, Autun, Saulieu...- conserverie de Laroche-Migennes), ils ne répondent pas toujours aux espoirs des Morvandiaux qui se plient mal à leurs exigences.

"Hors système de culture", l'élevage des porcs joue pourtant un rôle important dans les exploitations. Sa vente équilibre le système de production. Affaire des femmes qui aiment à gagner leur propre argent, il est un excellent prétexte pour les hommes à fréquenter les foires ; la vente représente 3 à 25 % du produit total dans les exploitations.

5- Les PETITS ELEVAGES

Il faut enfin ajouter tous les petits élevages. Traditionnellement, les fermes élèvent poules, oies, canards, dindons, lapins. On ne compte que trois ou quatre fermes avicoles spécialisées en Morvan (Saint-Hilaire, Brassy). La production reste en général destinée à la consommation familiale ou aux ventes occasionnelles qu'il est très difficile de contrôler. Avec le lot de dindes vendu à Noël, on achète les cadeaux de fin d'année, la bicyclette des enfants ; l'épicier ambulant ramasse les oeufs et en déduit le montant de la facture hebdomadaire ; les Parisiens achètent poules et lapins pendant l'été. Faute de continuité et d'organisation, cela fait peu de chose au total. D'ailleurs, peu de cultivateurs se rendent compte du prix de revient des oeufs, des poules qu'ils consomment ou qu'ils vendent. On continue d'entretenir la basse-cour car il est pratique d'avoir des ressources à la ferme ; en fait, elle représente souvent un luxe, dans les conditions pré-

caires des entreprises. L'aviculture reste une spécialité qu'on n'ajoute pas étourdiment aux autres occupations de l'entreprise.

Orienté vers un type d'élevage très particulier, le Morvan ne paye-t-il pas aujourd'hui les frais d'une option discutable ? L'élevage des bêtes maigres semble peu rentable et il impose de telles contraintes au système de culture que l'agriculteur ne dispose pas d'une grande latitude pour transformer ce dernier. Il peut hésiter entre une plus ou moins grande extensivité ; il peut ajouter avec plus ou moins de bonheur de nouvelles branches au système de production dans l'espoir que le marché capricieux et exigeant saura accueillir ces improvisations hâtives et désordonnées. La verte succession des prairies ne laisse pas supposer de l'extérieur cette recherche perpétuelle de solutions éphémères aussi vite abandonnées qu'adoptées.